

## Camille

La voilà prise par trois trous. Obstruée. C'est qu'elle aime ça, ma bougresse : ma fée à fourrure ulule !

C'est quoi, qui lui plaît tant ? Deux de mes doigts occupent sa chatte et son trou, et elle me suce furieusement le majeur de la main droite : pour un peu, je pourrais la replier sur elle-même. Une grosse boule de bowling, tenue à deux mains, doigts dans les trous : c'est ça, qu'elle aime, s'imaginer repliée en une belle sphère noire, luisante, croire qu'à chaque lancer, quand elle tombe sur la piste, elle va en faire exploser la croûte lisse, un boulet de canon, imparable. Débouler avec fracas devant la ligne de quilles frissonnantes, frileusement serrées les unes contre les autres, et les décaniller, les dégommer toutes dans un bruit de bois morts qui s'entrechoquent. La bouche béante n'a pas claqué des dents, d'un coup, d'un seul, elle lui a fait sauter tous ses chicots ! Exultation.

Un petit moment d'angoisse quand même quand il faut disparaître dans le noir, mais c'est vite passé, il suffit de fermer les yeux et de retenir son souffle.

Je suis marionnettiste, moi. Avant, je n'avais pas fait le lien. Il existe pourtant : je suis marionnettiste de poupées à doigts et à mains. Un genre particulier. Et une vocation précoce, si du moins on isole parmi tous mes jeux d'enfant celui qui, à vrai dire, ne m'occupait ni plus ni moins que les autres. Enfin, voilà tout de même : j'ai eu vers sept ans une marotte, souris grise plantée sur un bâton couleur beurre au bout rond. Sur cette tige de bois, on devait tirer pour faire rentrer la souris dans son cône de carton recouvert de feutrine noire.

Mon cousin George, le petit dernier que ses parents nous confiaient régulièrement – beaucoup trop, à mon goût - aurait bientôt un an. Cela me désespérait qu'il soit encore vivant. On attendait de moi que j'utilise la souris pour le distraire, lui : *Cachée la souris... Coucou ! Cachée... coucou !*

Tu parles ! Au moins, le bâton pouvait servir à lui crever un œil. Précieux bâton : il avait échappé à la vigilance de ma mère, qui veillait à ce qu'aucun objet dangereux – pour les autres – ne me tombe entre les mains. Je démontai donc la marotte, en découpant un peu du carton et du tissu. Et le miracle eut lieu : au lieu de planter de toutes mes forces le mini pieu dans le cœur du jeune vampire, je glissai mes

doigts dans le cul de la souris grise (qu'un trou fût un cul me suffisait à l'époque amplement). Ce qui eut pour effet, second miracle, de l'animer. Avec un de mes doigts dans son cul, ma souris devint une merveilleuse actrice, une fabuleuse conteuse. Petit à petit, je me déliai les doigts. Je la dotai d'un large éventail d'attitudes : mièvre ou minaудиère sur mon auriculaire, docte ou suffisante sur mon majeur, servile ou chafouine sur mon index, rustique sur mon pouce.

J'entreprenais de pratiquer une discrète incision à l'arrière du crâne – m'étant avisé que cela m'offrirait un champ de possibilités plus vaste que de simplement élargir le trou existant – quand ma mère s'interposa :

– Comment, tu as cassé le beau jouet de Tati ! Et qu'est-ce que tu fais avec mes ciseaux ? Donne-moi ça immédiatement !

Adieu ciseaux, adieu marottes, adieu spectacles...

Ma mère commettait là une grave erreur : j'allais commencer à ourdir de machiavéliques machinations pour hâter la disparition de Georginet, maintenant qu'il ne pouvait plus me servir de spectateur. Car par deux fois, la souris lui avait sauvé la vie : une première fois en m'invitant à l'enfiler sur un doigt, plutôt que de serrer mon poing rageusement sur l'écharde qui la pourfendait pour l'enfoncer avec délectation dans la chair du cochon de lait. Le désir pourtant en était bien là et une fois le pieu de bois couleur beurre planté dans le sternum du porcelet, je l'aurais utilisé comme levier, et à volonté, dans un craquement de mâchoires évoquant une noix qu'on broie, j'aurais pu ouvrir, fermer, ouvrir, fermer, ouvrir, fermer, la gueule du marmot – voire y glisser une petite pomme rutilante de sorcière – comme on le fait avec les Pez, ces personnages de plastique dur coloré qui libèrent un bonbon, ou avec ces gros chiens ou requins qui à l'inverse gobent la pièce qu'on leur a posée sur la langue, monte-plat vers le ventre-tirelire. Ainsi, au moins, le cousin George aurait servi à quelque chose.

Il n'en eut pas le temps : la souris lui sauva définitivement (temporairement) la vie, en le métamorphosant de petit braillard avide totalement superflu, en spectateur assidu et enthousiaste. Il ne se lassait pas de me voir expérimenter avec ma gaine animée. Ce premier contact avec l'art illuminait son visage. Dans la lumière de mes performances, il me paraissait presque sympathique. Je l'éveillais à l'intelligence. À force de travail, qui sait s'il n'aurait pas pu devenir mon disciple. Or, ton disciple tu ne tueras point.

Mais ma mère venait mettre la vie de mon disciple en péril. De sa voix impérieuse, elle ordonnait : *Donne-moi ça tout de suite !* Un coup de tonnerre et mon disciple disparaissait. À sa place, un horrible cochon de lait d'un rose laqué venu de je ne sais où, j'avais oublié ! Horreur ! Mais l'heure de tuer le cochon gras arrivait. L'heure de la délivrance !

Ma vie a toujours été pleine de rebondissements : croyez-le si vous le pouvez, le porcelet était capable de faire quelques pas sur ses jambonneaux arrière ! Des pas maladroits, mal assurés, au terme desquels il retombait inmanquablement dans son quatre-pattes d'animal. Mais je pouvais très certainement devenir montreur d'ours de ce porcelet ! J'attendrais quelques semaines pour déterminer s'il lui fallait une muselière : sa dentition n'était pas complète, mais on n'est jamais trop prudent.

Les jours nouveaux coulèrent, heureux. Le maître marionnettiste se faisait de bonne grâce, et avec philosophie, à ses nouvelles fonctions. Je passai des heures patientes à dresser mon pourceau, mi-ours ... mi-sot. Je ne vous cacherai pas mes mérites : la bête était rétive, ses progrès très lents, son application chancelante et en le reprenant chez elle de temps à autre, ma tante nuisait à son épanouissement. Je dus enfin lui confectionner un système ingénieux (et rigoureusement interdit par ma mère) de harnais et de rênes qui, associé à force cajoleries et mignardises, me permit de faire exécuter au mammifère pataud quelques tours élémentaires, comme saluer au garde-à-vous, soulever une jambe raide, applaudir bras tendus...

Avec le recul, je me rends compte que je continuais ainsi à apprendre mon métier de marionnettiste. Détourné par l'interdiction maternelle de la pratique plus immédiatement satisfaisante de la marionnette à doigt, je sublimais et apprenais à manipuler l'objet de mon art au moyen d'un intermédiaire. Ce porcelet, entre parenthèses, je savais bien que c'était moi, et non mon oncle, déjà fou, qui l'avait fait à ma tante. Ce qu'elle n'osait me reconnaître, ma paternité, et les responsabilités en matière d'éducation qui en découlaient, je lui reprenais, lors de ces longs week-ends, par bribes, derrière les portes, au moyen de mes ficelles et de ma badine, et j'inculquais à mon fils les rudiments – marche droit, salue dignement, applaudis-moi.

Ah, tâche ingrate que l'éducation ! J'étais bien vaillant ! Et quel mérite que le mien !

La sublimation : cet apprentissage de la manière indirecte, détournée, d'agir sur les choses, cette rencontre avec l'outil – le harnais et le jonc – m'avait été imposée prématurément. C'est pour cela que

depuis lors, je m'applique à régresser : j'enfile la peau de mes marionnettes directement sur les doigts de mes mains, parfois de mes pieds, selon le nombre de personnages intervenant dans mon récit. Vous appréciez la beauté éclatante de leurs costumes ? Si vous soupçonniez seulement quel soin je mets à choisir jusqu'au tissu de leur doublure – satin, feutrine, velours, laine mohair, fourrure... des matières chaudes ou froides ou douces ou rêches... qui, chacune à sa manière, me sollicitent la peau et me soufflent l'histoire, et la personnalité, de la poupée glissée à mon doigt.

Alors, vous comprendrez que je n'aie de mon vingt-et-unième doigt qu'un emploi limité : tout au plus me sert-il, quand il est raide, de forme sur laquelle monter une nouvelle marionnette. Ou bien j'aime à déplier, tout doucement, avec lui, l'intérieur froissé et tassé de mes figurines trop longtemps inemployées : elles méritent bien une telle faveur, la poussée délicate et épanouissante de mon gland de soie rose.

C'est du moins de que m'assure ma fée : *Viens, mon habile, les contrariétés m'ont froissée, je suis toute chiffonnée, viens donc me remettre d'aplomb, combler ma fleur ratatinée, irriguer mon canal asséché ; fais marcher ta paille magique, je suis une longue baudruche toute collée sur elle-même, regonfle-moi, vite, mon souffleur de verre, de l'air, rends-moi mes formes, ma souplesse, vite, à plus tard, le bowling...*

Allez résister à pareille requête.